

Sur le libéralisme et la culture

Introduction

La « culture » dont nous sommes tous les mercenaires est-elle soluble dans le libéralisme ?

Sur le « libéralisme »

A la différence du « capitalisme », le libéralisme n'est pas un mode d'organisation de la production mais un courant de pensée. Il a pour racine « la liberté » et semble donc présenter des affinités avec le domaine de l'expression créative qui est celui des « arts vivants ». Nous intéresser à sa genèse nous permettra peut-être d'y voir un peu plus clair.

Le « libéralisme » commença par être une tentative de mettre en œuvre une idée neuve au 18^e siècle : l'idée d'une liberté universelle. Déjà des penseurs précédents avaient formulé l'exigence de la liberté de pensée (Spinoza) ou des libertés civiles (Locke), mais aucun n'avait élaboré systématiquement un projet d'organisation globale de la société basé sur ce principe.

Turgot et Condorcet en France, Jefferson aux Etats Unis, Kant en Allemagne, tous considèrent la liberté comme un principe nouveau et fondateur :

C'est lui qui inspira des réformes institutionnelles importantes :

1774 -Abolition des corvées en France, liberté de circulation des grains, suppression des jurandes

1789 – Egalité devant l'impôt, abolition des douanes intérieures

1776 – Chartes énumérant les droits de l'homme aux Etats Unis

« Poor Laws » en Angleterre (pour organiser la charité publique)

(Vous constatez que ces innovations concernent surtout la liberté du commerce et favorisent la bourgeoisie montante)

Et pourtant déjà des discordances apparaissent :

Par exemple **ce libéralisme s'oppose-t-il à l'intervention de l'Etat ?**

Jefferson met en place la poste fédérale. Condorcet et Humbolt, inaugurent un grand service public pour l'enseignement.

Alors qu'Adam Smith et John Stuart Mill se contentent de préconiser une inspection de l'enseignement privé , mais ils se limitent à ça. Un autre exemple Adam Smith et Ricardo qui donc ne sont pas pour un enseignement d'Etat ils admettent l'action des monopoles. Par contre Turgot lui s'y oppose il trouve ça complètement inacceptable. Donc Il y a déjà des divergences. Ce n'est pas un courant uniforme et massif. Si on prend la seconde idée du libéralisme : le libéralisme défend la liberté John Locke défend la liberté de conscience mais justifie l'esclavage, la censure...

Pour clarifier l'approche,

On pourrait distinguer **plusieurs phases** :

Les pré libéraux, (Spinoza, Locke)

Les libéraux classiques (jusqu'à Tocqueville) –dont nous parlerons ici-

Et les ultra libéraux (Bastiat, Milton Friedman, Hayek, le consensus de Washington, l'idéologie du fonds monétaire international etc. etc.) –dont parlera Marie-Laure Arripe-

A travers ces différentes périodes, pourrait-on découvrir au libéralisme des traits spécifiques ?

Le libéralisme en général propose une vision du monde basée sur l'idée de liberté (Pas sur l'idée d'égalité ce qui impliquerait une remise en cause du système de la propriété privée. La liberté de propriété est le fondement du droit libéral pour Locke par exemple) mais cette société peut être un automate obéissant à un ordre spontané qu'aucune volonté ni conscience n'a voulu ni conçu « Le législateur est pour l'ordre social ce que le physicien est pour la

nature. Newton lui-même n'a pu que l'observer et non déclarer les lois qu'il reconnaissait ou croyait reconnaître. Il ne s'imaginait pas qu'il fut le créateur de ces lois ! » (*Benjamin Constant*) Et pourtant ce monde déterminé laisse place à l'initiative.

les libéraux classiques proposaient un **projet** de société souhaitable, c'est là leur vocation « utopiste ». Jamais aucun penseur n'avait cru en un « projet de société » avant eux.

cf. Hume (*Essays*): « Puisqu'il est impossible de nier que certaines formes de gouvernements sont **meilleurs** que d'autres, pourquoi ne pas nous interroger sur la meilleurs de toutes ? »

cf. John Stuart Mill (*Sur la liberté et autres essais*): « S'interroger pour savoir quel est le **meilleur** gouvernement dans l'abstrait n'a rien de chimérique c'est une activité hautement pratique pour l'intellect humain »

cf. Adam Smith (*Théorie des sentiments moraux*) « Une opinion générale et même systématique concernant la **perfection** en matière de gouvernement et de législation est sans doute nécessaire pour orienter les idées d'un homme d'Etat »

cf. Humboldt (*Les limites de l'action de l'Etat*) « L'Etat doit essayer d'emmener les conditions existantes aussi près que possible de celles prescrites par la vraie et juste théorie »

On peut poser à ces utopies deux questions :

Quels en sont les critères?

-Soit ce sont ceux de l'expérience -On parle alors d'empirisme-(Protagoras, Aristote, Locke)et dans ce cas on en vient rapidement à constater l'égoïsme de l'homme en société (son « insociable sociabilité) ou la force d'autres passions qui peuvent s'avérer utiles (Helvétius, Mandeville, Adam Smith) mais que l'on ne peut pas changer.

-Soit ce sont les critères de la raison (Platon, Leibniz) mais dans ce cas on ne peut que les imposer de manière contraignante.

Quel est le but de ces projets de société ?

On peut distinguer trois types de buts:

1-le bonheur de la communauté

2- la « dignité » comme valeur absolue de l'individu qui possède des « droits naturels ».

3- La réalisation harmonieuse d'un monde dominé par la technique

1-Ricardo, Bentham, Smith privilégient **Le bonheur de la communauté.**

Ricardo : « C'est l'unique but auquel doivent tendre les institutions...Les autres buts (richesse, démocratie, culture) ne sont que des moyens pour atteindre ce but. »

Mais si le bonheur des uns (le royaume de France) exige l'esclavage des Antilles ?

Il faut alors trouver un compromis dont le résultat serait le moindre mal pour tous. Ce sera la perspective de Rawls à propos « des plus défavorisés ». mais cet exemple de l'esclavage est très utile pour juger des principes du libéralisme. L'utilitarisme accepte ou réfute l'esclavage selon qu'il est ou non utile au bonheur de la société : S'il n'y avait pas d'esclaves, disait déjà Aristote, la production ne serait pas assurée. De même on le justifiera s'il est indispensable à l'agriculture des colonies et participe au bonheur général du royaume. Mais ce sont aussi les utilitaristes qui constatent que les ouvriers libres d'Angleterre sont beaucoup plus productifs que les esclaves des Antilles. cf. Adam Smith : »Les esclaves sont rarement inventifs et les procédés les plus avantageux à l'industrie, ceux qui facilitent et abrègent le travail soit en fait de machines soit en fait de distribution des tâches ont tous été inventés par des hommes libres » RN C'est pourquoi le même A.Smith peut affirmer : « Le souci du bien-être de la société doit l'emporter sur toute autre considération »

Le « bien-être » d'Adam Smith n'est pas, la satisfaction plate des besoins ni la recherche d'un plaisir sans règle, comme pourraient le faire croire des citations trop courtes, comme celle-ci, de Jeremy Bentham « Le but de la vie est d'acquérir de la richesse avec les plaisirs qu'elle procure ». Adam Smith cite Epicure : « Selon Epicure, notre bonheur ou notre malheur dépendent principalement de notre esprit »

Et John Stuart Mill : « Il n'existe aucune théorie épicurienne de la vie qui ne donne une valeur beaucoup plus élevée en tant que plaisir aux plaisirs de l'intellect aux émotions de l'imagination et des sentiments moraux qu'aux plaisirs de la simple sensation »

Même la recherche des plaisirs de la sensation requerrait pour Epicure une ascèse, puisque c'étaient eux qui pouvaient permettre de sortir de la peur des dieux et de la peur de la mort en nous enseignant à coïncider avec l'instant. L'utilitarisme n'est donc pas la simple recherche du calcul d'intérêt dans lequel les biens seraient mis en balance en vue d'un optimum, fut-il collectif.

2- L'autre perspective est celle du **droit naturel** affirmé par Grotius, Pufendorf, Hobbes et Locke. . Les institutions doivent être jugées par rapport à ce droit naturel.

On admet alors la liberté d'expression, la liberté du commerce, la responsabilité de l'Etat en matière de sécurité, d'éducation, d'infrastructures, d'aides publiques aux indigents.

Cependant il peut s'instaurer des conflits entre les droits : Par exemple entre la santé et la liberté (cf. le bio-pouvoir dont parle Michel Foucault)

Par exemple entre de droit de propriété des uns et la nécessité de survie des autres.

Pour les tenants du droit naturel les hommes naissent libres...Mais ils peuvent tomber dans des liens de dépendance.

Reprenons l'exemple de l'esclavage. Il peut être frauduleux si on s'empare d'esclaves par ruse ou si on les acquiert par rapine. Mais le contrat est correct si au cours d'un combat de bonne guerre l'un laisse à l'autre une vie qu'il pourrait lui ravir à condition qu'il le serve. Locke ira même jusqu'à justifier la possession par le maître des enfants de son esclave en vertu du droit de propriété : « De même que le fruit appartient au propriétaire de l'arbre, de même l'enfant appartient aux propriétaires de la mère. »

Il faudra attendre Condorcet (après Rousseau, mais Rousseau est un adversaire farouche du courant libéral, parce qu'il privilégie la **justice** plutôt que la **liberté** et n'appartient donc pas au courant du « libéralisme ») pour affirmer « Il n'y a aucun cas où l'esclavage même volontaire puisse ne pas être contraire au droit naturel. » La doctrine des droits naturels les accorde à tout « individu », L'individu est une figure de l'universel humain pour Kant, figure absolument nouvelle qui arrache le citoyen à toutes ses communautés d'origine. Il mérite seul un « respect » absolu, Lui seul est le dépositaire de « droits ». Ces droits ne sont pas négociables, malgré les tentatives d'en modifier le contenu de la part des penseurs contemporains. (Par exemple Luc Ferry distingue les « droits créances » et les « droits libertés » pour privilégier les seconds et fustiger l'Etat providence qui est selon lui un frein majeur au dynamisme économique.)

L'utopie libérale suppose une **vision du monde** en apparence optimiste:

. Condorcet remarque cet optimiste chez Turgot :

« Monsieur Turgot avait cru apercevoir dans tout ce que nous connaissons dans l'univers les traces indubitables non seulement d'un ordre, mais d'une intention bienfaisante et conservatrice. »

La nature constitue un tout harmonieux qui se reflète dans la société et ne doit pas être perturbée par les interventions intempestives des hommes

cf. Spencer :

« Comme dans tous les autres domaines de la création on trouve dans la société ce merveilleux principe d'autorégulation qui maintient tous les éléments en équilibre...Les lois de la société sont telles que les maux naturels se rectifient eux-mêmes ? Les grandes difficultés que nous rencontrons dans la société viennent de la perturbation des grandes lois naturelles... » Parmi celles-ci, celles de la « sélection », elle-même naturelle, que Spencer emprunte à Darwin en la dénaturant. Pour Darwin, la loi de nature doit être remplacée chez

l'homme par la loi de culture qui, à l'encontre de la « sélection », préserve tous les individus « humains ». Au contraire, certains économistes libéraux se servent plus tard d'un recours à la nature pour justifier l'inégalité sociale et refuser l'intervention de l'Etat.

Frédéric Bastiat applique cette perspective à l'économie : « Tous les mécanismes économiques sont spontanés et harmonieux d'où il s'ensuit que toutes les interventions de l'Etat les perturbent. »

Pour d'autres libéraux, la nature, doit être corrigée par la technique humaine.

Dans cette dernière perspective, on met l'accent sur **l'effort humain**. Les mécanismes de la nature ne sont le résultat que de nécessités aveugles et de forces muettes.

Hume reprend les descriptions du « *de natura rerum* » de Lucrèce : « les éléments innombrables de la matière heurtés dans tous les sens entraînés par leur propre poids, se sont assemblés de toutes les manières... pour rencontrer à la fin l'ordre et le mouvement. »

Pour les « matérialistes » antiques Démocrite, Epicure, cette danse d'atomes a produit un ordre immanent que nous devons imiter. Pour Les modernes libéraux, cet ordre trouvera son accomplissement dans le futur et l'homme doit y contribuer avant qu'il ne fonctionne par lui-même. cf. Hume : « Le mouvement continu de la nature finira bien par produire un ordre qui, une fois atteint, se maintiendra tout seul. » Smith et Ricardo appliqueront cette idée à l'économie : Certaines parties de la nature peuvent être ajustés aux besoins et aux intérêts des hommes, ainsi le mécanisme des marchés est une forme de régulation qui produit au niveau artificiel ce que le mécanisme naturel produisait de lui-même. . Le mécanisme des marchés est au plan humain ce que le mécanisme de la nature était au plan cosmique. C'est pourquoi on assiste à un paradoxe : Le libéralisme aspire à une liberté de plus en plus étendue, mais il confie cette liberté à des mécanismes qui la bouclent.

Sur la question culturelle, reprenons les perspectives des courants que nous avons explorés :

Pour le droit naturel : La liberté est inaliénable Cette liberté suppose une émancipation politique mais aussi une libération des « besoins » par lesquels l'homme s'apparente à l'animal. La culture est ainsi ce qui lui permet d'accéder à une « liberté » pleinement humaine.

Pour le second courant, utilitariste, le « bien être » ou le bonheur ne se limite pas aux biens matériels. L'accroissement de la productivité vise à dégager du temps libre consacré aux activités supérieures (scientifiques, artistiques) et non à l'accroissement illimité de la consommation.

Ce qui semblait être, depuis l'antiquité, le but de toute l'activité technique et économique des hommes, « otium cum dignitate » semblait être le but du « libéralisme » en tant qu'il se réfère à la liberté. Il prétend s'opposer à un « socialisme » qui ne s'occuperait que des besoins matériels des hommes, Il prétend dégager du temps libre pour des activités « libres » Déjà l'université médiévale opposait les arts « libéraux » aux arts « mécaniques » Mais aujourd'hui les arts mécaniques semblent au contraire sous l'impulsion libérale non seulement concurrencer victorieusement mais détruire définitivement les « arts libéraux » qui constituent ce qu'on appelle traditionnellement « la culture. Cependant, une précision :

Qu'est ce que la culture ? « Seul ce qui dure à travers les siècles peut revendiquer d'être un objet culturel » Dans cette définition, Hannah Arendt utilise le critère du temps pour parler de cette qualité de la liberté comme « distance ». On peut utiliser un autre critère et dire qu'une œuvre de culture est une œuvre par laquelle l'homme se reconnaît libre en instaurant une « distance » vis à vis de sa condition, ne serait-ce que pour le temps d'un spectacle. Distance où l'homme échappe au souci du procès biologique de la vie et du moyen de la « gagner », échappe à lui-même et à ses fins personnelles. L'ennui, dit encore Hannah Arendt, ce n'est

pas que « le philistin » lise un roman, regarde un tableau ou assiste à un spectacle, mais qu'il le fait pour sa satisfaction, pour sa « culture » personnelle, sans être conscient que Zola ou Shakespeare pouvait avoir à lui dire des choses d'une autre importance que comment se cultiver lui-même. Plus la chose a d'importance, plus la distance requise pour son appréciation est grande. La culture peut être le contraire de cette mise à distance.

C'est pourquoi la discussion sur la culture doit prendre comme point de départ le phénomène de l'art. La caractéristique de l'art, c'est qu'il prend ses distances. Il ne respecte pas les règles du fonctionnalisme ni de l'utilitarisme. Il n'est pas pour autant sans règles, il en invente. La « culture » indique seulement la place que le domaine public offre au déploiement des œuvres d'art. En ce sens, on peut dire qu'une société a la culture qu'elle mérite. Des symptômes ? Pour trouver le mot culture sur Internet, il faut cliquer : « divertissement » et sur le site de la préfecture, la culture est repérée sur le site « citoyenneté. » La culture est seulement un moyen de passer agréablement du temps de loisir où l'on se « cultive », c'est à dire où l'on recherche son propre reflet dans des images complaisantes agréablement ficelées. C'est ce qui passe pour « de l'art » dans beaucoup de spectacles à succès. Et le succès est un critère pour le libéralisme, qui transforme l'œuvre en « marchandise ».

Le libéralisme libère en effet -et pas pour tout le monde- un temps « libre. mais celui-ci peut être utilisé à des activités qui miment les activités culturelles, qui les singent, et « consomment » les œuvres de l'art par exemple à des fins de reconnaissance sociale. Chacun peut revendiquer de figurer dans un film ou écrire son roman sur internet. L'art lui-même se fait contaminer : Il rentre dans les valeurs libérales en revendiquant l'expression subjective de sa singularité ou en acceptant de fournir un « produit » socialement consommable : Pour monter une pièce ou faire un film, il faut « un nom », comme une marque de lessive ou un titre d'ancien régime. Toujours Hannah Arendt : « Les loisirs, comme le travail et le sommeil font partie du procès biologique de la vie. Et la vie biologique est toujours, au travail ou au repos, engagée dans la consommation ou dans la réception passive de la distraction, un métabolisme qui se nourrit des choses en les dévorant. » On peut aussi dévorer des « produits » culturels, mais la « liberté » de la distance s'y trouve détruite. La liberté de la distance est ce que le libéralisme aujourd'hui exècre le plus. Peut-être parce que s'y cache le « politique » : Si la liberté s'installe dans le discord entre ce qui est et ce qui doit être, le libéralisme est l'ennemi de la liberté.

Le libéralisme se prétend inéluctable. Incontournable comme on dit. « Tout ce qui peut être fait le sera. La seule question est de savoir si c'est vous qui le ferez ou si vous le subirez. » La politique est ainsi réduite à un rapport de forces dans un ring balisé d'avance. La « loi du marché », le chômage d'équilibre » sont présentés comme les lois inéluctables d'un monde compact et cadencé.

Conclusion

J'ai voulu montrer que le libéralisme n'était pas univoque. Il contenait des forces contradictoires. Il aurait pu évoluer autrement. Il n'était pas inéluctable qu'il culmine avec l'économie de marché. J'ai essayé d'appliquer au libéralisme ce que seul l'art nous apprend : La distance entre ce qui est et ce qui... C'est l'art qui nous apprend à penser la distance du possible. La fissure dans la naturalité fantasmée d'un monde qui n'en est pas un, ce serait la culture. Le coin dans l'arbre de l'inéluctable qui tient entr'ouverte la possibilité de la liberté, ce serait la culture. Il y a une faille au recouvrement du monde par l'exigence de productivité libérale et cette faille dit que la productivité elle-même est le produit non inéluctable de l'activité de l'homme. La différence entre le glissement des plaques telluriques et la montée du nazisme, c'est qu'elle aurait pu ne pas se produire. Qui dit ça ? Brecht. De même le glissement du libéralisme classique à l'ultra libéralisme aurait pu ne pas se produire, et s'est produit par une volonté politique délibérée, comme Marie Laure va vous le montrer. Ce qui

rend le politique possible, c'est de se situer dans l'écart entre ce qui semble inéluctable et les lois encore inconnues d'un monde futur. Seul l'art nous en donne l'avant goût. Il est non empiriste, non utilitariste, non consumériste et pour cette raison radicalement réfractaire à la récupération libérale.

Si l'idéal libéral était celui de la liberté, il aboutit paradoxalement à l'absolue non liberté politique (il rend la distance politique impossible). Seule la culture, si elle désigne l'activité de l'art, témoigne de l'écart entre ce qui est et ce qui... (écart qui fonde le politique). C'est pourquoi il est menacé comme jamais, mais c'est aussi pourquoi en lui de manière décisive « frémissent les promesses (et les dangers) de l'avenir » (*Breton*)

Livres utilisés :

Francisco Vergara Les fondements philosophiques du libéralisme (La découverte)

Walter Benjamin Œuvres 111 « L'œuvre d'art » (dernière version) Folio Essais

Hannah Arendt La crise de la culture Folio Essais

Marc Belit Malaise dans la culture